

JUAN VALERA

PEPITA JIMÉNEZ



EDITIONS
ZOE

LES CLASSIQUES DU MONDE

Extrait de la publication

PEPITA JIMÉNEZ

*La collection
Les Classiques du Monde
est dirigée par
Laure Pécher*

JUAN VALERA

PEPITA JIMÉNEZ

Traduction de l'espagnol et
avant-propos de Grégoire Polet

EDITIONS
ZOE

LES CLASSIQUES DU MONDE

Cet ouvrage a été traduit et publié avec le soutien
du Centre national du livre
et de la Direction générale du livre,
des archives et des bibliothèques
du Ministère de la Culture espagnole.

*Le traducteur remercie chaleureusement pour leur aide M^{me} Émilie Polet,
le Professeur Jean-Claude Polet de l'Université catholique de Louvain
et le Professeur Jesús Ponce Cárdenas de l'Université Complutense de Madrid.*

© Les Classiques du Monde, 2007 pour la traduction française

© Les Éditions Zoé, 2007, pour la présente édition

11 rue des Moraines

CH – 1227 Carouge-Genève, 2007

www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Evelyne Decroux

Illustration : Picasso, *La Salchichona o Mujer con mantilla*, 1917

© 2007, ProLitteris, Zurich (Archives photographiques Oronoz)

ISBN 978-2-88182-598-9

AVANT-PROPOS

Juan Valera y Alcalá Galdiano (Cabra, près de Cordoue, 18 octobre 1824 – Madrid, 18 avril 1905) compte parmi les prosateurs les plus distingués du XIX^e siècle en Espagne.

Après des études de droit à l'université de Grenade et à Madrid, le jeune aristocrate, oisif et velléitaire, entre dans la carrière diplomatique à vingt-deux ans en suivant un ami de la famille, l'illustre Angel de Saavedra, duc de Rivas, ambassadeur d'Espagne, à Naples. Au contact de ce grand homme, cordouan comme lui, poète, dramaturge romantique, auteur de Don Alvaro ou la force du destin, peintre sensible, esprit vaste et raffiné attaché aux grandeurs avec humour et aux arts avec passion, Juan Valera trouvera de quoi donner à sa vie la double impulsion qui fera de lui un personnage marquant dans l'histoire collective : le service politique par la voie diplomatique, et la culture incessante du goût.

Ses devoirs professionnels l'enverront vivre notamment en Italie, au Portugal, au Brésil, en Russie, en France, en Belgique. Observateur dévoué des réalités humaines, critique attendri des vices et admirateur attentif du beau sous toutes les latitudes, Juan Valera deviendra, comme il le dit d'un de ses meilleurs personnages, le Commandeur Mendoza, « un homme beaucoup trop sérieux pour ne pas prendre tout à la légère ». À l'instar de Candide qui, après avoir visité le monde, comprend qu'il faut rentrer chez soi et

cultiver son jardin, Juan Valera n'occupera pas sa plume à balayer les continents qu'il a parcourus, mais consacrera l'essentiel de son talent romanesque à montrer les vices et les vertus de l'humanité ramenés au cadre attendrissant de la province et à l'inconséquence d'une bourgade andalouse.

Écrivain infatigable, précoce et érudit, Valera a produit une multitude d'œuvres littéraires, d'articles critiques et journalistiques, participant à l'agitation artistique et politique de son temps à travers les revues, les journaux et les cénacles madrilènes. Il n'a pas quarante ans quand il est élu à l'Académie. Toute sa vie durant, il tiendra une correspondance qui remplit aujourd'hui une monumentale série de volumes. On lui doit aussi diverses traductions, notamment, du grec ancien, une remarquable version de l'œuvre du présumé Longus, Daphnis et Chloé.

Son premier roman, Pepita Jiménez, publié en 1874, et qui est un coup de maître, n'est donc pas le fait d'un débutant. Accueilli très chaleureusement, il acquerra rapidement et durablement le statut de classique de la littérature espagnole. Par la composition et par les thèmes, on trouve là directement l'essentiel de l'art de Valera. D'une part, l'ironie du roman par lettres, le jeu des perspectives et des points de vue; d'autre part, la thématique amoureuse, la priorité des sentiments, l'ennui des conventions sociales, la force souveraine de la jeunesse et l'idéal horacien du bonheur. Il faut noter que l'érudition amusante dont ce roman semble rempli n'est pas forcément une constante chez Valera. Et s'il s'agit peut-être d'un trait d'époque, il faut y voir surtout l'ambition et l'humour d'un écrivain espagnol désireux de faire de son personnage un être imbibé de littérature dévote et mystique comme don Quichotte put l'être de littérature chevaleresque. Non seulement cela permet à Valera, lecteur de Voltaire, de se glisser sous la protection bienveillante de Cervantès au moment de se moquer de cette mentalité religieuse emphatique et de ce cléricalisme catégorique, qui a toujours peu ou prou caractérisé l'Espagne; mais c'est aussi une manière d'inscrire son œuvre

dans la plus formidable des veines de la tradition nationale. Faire de son personnage un héritier du Quichotte, c'est espérer qu'on considère l'auteur comme un descendant de Cervantès. Cette ambition d'appartenir à sa lignée est aujourd'hui encore, chez tous les auteurs espagnols, les meilleurs comme les pires, une obsession remarquable.

Entre 1875 et 1905, Valera donnera une petite dizaine de romans, dont les derniers sont restés inachevés à cause de la maladie et de la mort. Il faut signaler en particulier Le Commandeur Mendoza (1877) et La Grande Jeannette (Juanita la larga, 1895), qui ont reçu une traduction française, malheureusement épuisée depuis longtemps.

Cette édition offre la première traduction complète en français du plus célèbre des romans de Valera. Tandis qu'on célébrait, il y a peu, le centenaire de la mort de l'auteur par un grand nombre de colloques et d'événements publics en Espagne et dans le monde anglo-saxon, tandis qu'à cette occasion les Chemins de fer espagnols distribuaient à leurs voyageurs des exemplaires gratuits de Pepita Jiménez, le monde francophone n'avait aucune version française d'aucune œuvre de Valera à sa disposition. Pepita Jiménez a pourtant fait l'objet de trois adaptations au cinéma et d'une adaptation à l'opéra par le célèbre compositeur espagnol Isaac Albéniz. L'œuvre était donc largement connue en Europe.

Ce n'est pas que Valera n'ait jamais été traduit en français. En 1881, le remarquable Albert Savine, protecteur de Léon Bloy et de Camille Lemonnier, traducteur français d'Emilia Pardo Bazán, de Jacinto Verdaguer, de Rudyard Kipling, d'Oscar Wilde, de Charles Swinburne, de Percy B. Shelley, d'H. G. Wells, offrit une excellente version du Commandeur Mendoza (Paris, A. Ghio). Mais le livre n'est évidemment plus accessible qu'aux seuls chercheurs dans quelques rares bibliothèques privilégiées. Il mériterait assurément d'être réédité. En 1947, Jean Camp publia dans la collection «Les Maîtres étrangers», une honorable version française de Juanita la larga (La Grande

Jeannette, Paris, Nouvelles Éditions Latines). Également inaccessible.

Le texte français qu'on peut lire dans le curieux ouvrage conservé à la Bibliothèque nationale de France: Juan Valera, Récits andalous: Pepita Jiménez, Las Ilusiones del doctor Faustino (Paris, Calmann Lévy, 1879, réédition à l'identique, 1883), est beaucoup moins une traduction qu'une adaptation de Pepita Jiménez. On déplore par exemple la suppression pure et simple de la troisième partie du roman. D'une manière générale, le travail du traducteur ne fut rien d'autre qu'une accélération du texte espagnol, le ramenant à une petite centaine de pages et le défigurant gentiment mais sûrement.

L'histoire littéraire a su quel jugement poser sur ce travail et l'a unanimement censuré. De la correspondance de Juan Valera on a appris que l'écrivain espagnol le qualifiait d'« archidéploable ». Albert Savine écrivait sobrement que « l'adaptation française altérerait un peu la portée de Pepita Jiménez ». L'opinion de Brunetière, dans la Revue des Deux Mondes (1881) n'était pas meilleure. La Revue britannique, quant à elle, en 1882, tirait sur lui à boulets rouges. L'Université française, par la voix du professeur Maurice Pageard, parlait, plutôt que d'une traduction, d'un « faux nez », et se rendait à l'évidence en concluant que « le meilleur du roman disparaît dans l'adaptation française » (Bulletin Hispanique, 1961).

Aussi faut-il considérer que jusqu'à ce jour Pepita Jiménez n'avait pas de traduction française. Et que le présent ouvrage¹ répond justement à la vocation de la collection « Les classiques du monde », qui est de « porter à la connaissance du public francophone les grandes œuvres classiques des littératures étrangères. »

Grégoire Polet

¹ La présente traduction a été faite à partir de l'édition: Juan Valera, *Pepita Jiménez* (8^{va} ed.), Madrid, Fernando Fé, 1884.

*Nescit labi virtus*¹

Le doyen de la cathédrale de ***, qui est mort il y a quelques années, a laissé dans ses papiers une liasse qui, passant de mains en mains, a fini dans les miennes, et dont, curieusement, aucun des documents ne s'est perdu. L'étiquette sur la liasse porte cette sentence latine, moins le nom de femme que je lui donne à présent pour titre ; et il est probable que cette étiquette ait contribué à la bonne conservation de ladite liasse, puisqu'on l'aura prise pour un sermon ou pour de la théologie et que, du coup, personne avant moi ne se sera donné la peine d'en décacheter le bandeau ou d'en lire la moindre page.

La liasse contient trois parties. On lit sur la première : *Lettres de mon neveu* ; sur la seconde, *Paralipomènes* ; et sur la troisième, *Épilogue – Lettres de mon frère*.

Le tout est d'une seule et même écriture, dont on peut supposer qu'elle est celle du doyen. Et comme l'ensemble ressemble assez à un roman, malgré une intrigue à peu près inexistante, j'ai d'abord imaginé que monsieur le doyen avait dû s'amuser à l'écrire à ses moments perdus ; mais, en y regardant de plus près, le naturel et la simplicité

¹ « La vertu ignore la chute », sentence latine en usage au XVI^e siècle. (NdT. Toutes les notes sont du traducteur.)

du style me poussent à croire maintenant qu'il n'y a pas là de roman et que ces lettres sont des copies de lettres véritables que le doyen aura déchirées, brûlées ou rendues à leurs propriétaires, et que la partie narrative, fort bibliquement intitulée *Paralipomènes*¹, est la seule contribution véritable du doyen, qui aura voulu ajouter au tableau des événements que les lettres ne relataient pas.

Quoi qu'il en soit, j'avoue que je ne me suis pas lassé et que j'ai même trouvé un certain intérêt à la lecture de ces papiers; et puisqu'au jour d'aujourd'hui tout se publie, j'ai décidé de les publier aussi, sans pousser plus loin mes recherches et en me contentant seulement de changer les noms propres, afin que les gens qu'ils désignent et qui vivraient encore ne se retrouvent pas dans un roman sans le vouloir ou sans l'avoir permis.

Les lettres contenues dans la première partie semblent avoir été écrites par un homme assez jeune, non dépourvu de connaissances et de théories, mais sans aucune pratique du monde, élevé auprès de son oncle, le doyen, au séminaire, animé d'une grande ferveur religieuse et bien décidé à devenir prêtre.

Ce jeune homme, nous l'appellerons don Luis de Vargas.

Voici maintenant le *manuscrit* en question, fidèlement confié à l'imprimé.

¹ Terme biblique signifiant « addition » ou « supplément » à un corpus de textes.

I

Lettres de mon neveu

Le 22 mars

Cher oncle et vénérable maître, me voici bien arrivé depuis quatre jours dans ce village où je suis né, et j'y ai retrouvé tout le monde en bonne santé, mon père, monsieur le vicaire et les amis et les parents. Le plaisir de les voir et de leur parler, après tant d'années d'absence, m'a retenu tout entier et m'a pris tout mon temps, de sorte que je n'ai pu jusqu'à maintenant vous écrire.

Vous me pardonnerez.

Comme j'ai quitté ces lieux tout petit et que j'y reviens en homme, l'impression que me font tous ces objets que je gardais en mémoire est singulière. Tout me paraît plus petit, beaucoup plus petit, mais en même temps plus beau que dans mon souvenir. La maison de mon père, qui dans mon imagination était immense, est sans doute la grande maison d'un riche cultivateur, mais elle est bien plus petite que le séminaire. En revanche, ce que je comprends mieux et que j'apprécie davantage maintenant, c'est cette campagne. Les vergers, surtout, sont délicieux. Il y passe

des sentiers si charmants! Une eau cristalline court ici et là avec un gentil murmure. La berge des petits canaux est couverte d'herbes odorantes et de fleurs de mille espèces. On peut en un instant cueillir un grand bouquet de violettes. Pour donner de l'ombre à ces sentiers, il y a des noyers gigantesques et pompeux, des figuiers et d'autres arbres, et les palissades sont faites de ronces, de rosiers, de grenadiers et de chèvrefeuilles.

Une multitude prodigieuse de petits oiseaux égalaient la campagne et les allées.

Les vergers m'enchantent, et tous les après-midi, je vais m'y promener quelques heures.

Mon père veut m'emmener voir ses oliviers, ses vignobles, ses fermes; mais nous n'avons encore rien vu. Je ne suis pas sorti du village et du doux verger qui l'entoure.

Il faut dire qu'on n'a pas un instant pour soi, les visites n'arrêtent pas.

Pas moins de cinq femmes sont venues me voir, qui ont toutes été mes nourrices, et qui m'ont embrassé et couvert de baisers.

Que j'aie vingt-deux ans ne change rien à l'affaire: tout le monde m'appelle Luisito, ou le fiston de don Pedro. Quand je ne suis pas là, on demande à mon père des nouvelles du «petit».

Je présume que ces livres que j'ai emmenés pour les lire sont inutiles, puisque pas un instant on ne me laisse seul.

La dignité de cacique, que je n'imaginai pas si sérieuse, n'a au contraire rien d'une blague. Et mon père est le cacique du village.

À peu près personne n'arrive à comprendre ici cette «manie» que j'ai (c'est leur mot) de me faire prêtre, et ces braves gens me disent avec une candeur bien paysanne que je dois remballer ma soutane, que la prêtrise c'est bon pour les pauvres, et que moi, un riche héritier, je dois me

marier et donner aux vieux jours de mon père la consolation d'une demi-douzaine de petits-enfants bien faits et bien robustes.

Pour me flatter et pour flatter mon père, tout le monde, hommes et femmes, proclame que je suis un jeune homme magnifique, plein d'esprit, que j'ai tout d'un ange, que j'ai le regard malin, et d'autres sottises qui m'affligent, me désolent et me gênent, bien que je ne sois pas timide et que je connaisse assez les misères et les folies de cette vie pour que rien de cela ne me scandalise ni ne m'effraie.

Le seul défaut qu'ils me trouvent, c'est d'être un peu maigrichon, à force d'étudier. Pour que je profite, ils veulent m'empêcher d'étudier, de lire le moindre papier tant que je suis ici, et me faire manger tout ce que la cuisine et la pâtisserie locales font de meilleur. En un mot: me gaver. Il n'y a pas une famille un peu connue qui ne m'ait fait parvenir quelque cadeau de bienvenue. On m'envoie des gâteaux secs, des meringues, des pyramides de beignets au miel, des pots de sirop.

Mais les cadeaux de bienvenue ne se limitent pas à ces choses qu'on m'envoie chez moi, et j'ai été invité à dîner par trois ou quatre des personnalités les plus notables du coin.

Demain, je dîne chez la fameuse Pepita Jiménez, dont vous aurez entendu parler sans aucun doute. Personne ici n'ignore que mon père prétend l'épouser.

Mon père, malgré ses cinquante-cinq ans, est dans une telle forme qu'il ferait des jaloux chez les plus fiers gaillards de l'endroit. Au surplus, il jouit de l'attrait puissant, irrésistible pour certaines femmes, de ses anciennes conquêtes et de sa réputation d'avoir été une espèce de don Juan.

Je ne connais pas encore Pepita Jiménez. Tout le monde dit qu'elle est ravissante. Je suppose que ce doit

être une de ces beautés de province, un peu rustique. Avec ce qu'on m'a raconté d'elle, je n'ai pas pu me faire une opinion de ses qualités morales, savoir si elle est bonne ou mauvaise; mais elle est assurément très brillante. Pepita doit avoir vingt ans; elle est veuve; son mariage n'a duré que trois ans. Elle était la fille de doña Francisca Gálvez, veuve, comme vous savez, d'un capitaine à la retraite *«qui ne put lui léguer, quand la mort fut venue / qu'un honneur impeccable et que son épée nue»*, comme dit le poète. Jusqu'à l'âge de seize ans, Pepita a vécu avec sa mère dans la plus grande gêne, presque dans la misère.

Elle avait un oncle, nommé don Gumersindo, qui possédait un majorat des plus mesquins, un de ceux que seule la vanité, dans le temps, pouvait s'obstiner à fonder. Un être normal aurait vécu avec les rentes de ce majorat dans une situation de crise permanente, sans pouvoir assumer les convenances de sa classe ou tenir dignement son rang; mais don Gumersindo était un être hors du commun: le génie de l'économie. On ne pouvait pas dire qu'il créait de la richesse, mais il avait la faculté extraordinaire d'absorber celle des autres; et quant à sa consommation, il serait difficile de trouver sur la terre quelqu'un dont le maintien, la conservation et le bien-être aient coûté moins à la nature et à l'industrie humaine. On ne sait pas comment il vivait, mais toujours est-il qu'il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, mettant de côté l'intégralité de ses rentes et faisant croître son capital au moyen de prêts tout ce qu'il y a de mieux assurés. Personne ici ne le taxe d'usurier; bien au contraire, on dit qu'il était charitable, modéré en tout et donc aussi dans l'usure, et qu'il ne prenait pas plus de dix pour cent, quand l'usage de la région est plutôt à vingt et même à trente pour cent, dans le meilleur des cas.

En se conduisant ainsi et en mettant tout son cœur à augmenter toujours ses biens et à ne jamais les diminuer,

Traduit de l'espagnol par Grégoire Polet

Le jeune don Luis de Vargas s'apprête à prononcer les vœux de la prêtrise. Élevé au séminaire par un oncle doyen qui lui a insufflé sa foi, il croit sa vocation inébranlable jusqu'au jour où il retourne sur sa terre natale, l'Andalousie. Là, tout vacille avec douceur. Dans une correspondance quotidienne adressée à son oncle, le jeune séminariste évoque le dégoût que lui inspirent les mondanités, son père, cacique du village, bon vivant plus proche des femmes que de Dieu, et la jeune veuve qu'il entend épouser, Pepita Jiménez, puis le souvenir doux et cruel de sa mère, sa vocation, sa foi et toujours et encore le charme de la belle Pepita. Jour après jour se dessine ainsi une éducation sentimentale fort délicate, et bien moins innocente qu'il n'y paraît.

Joyau de la littérature andalouse et grand succès populaire, ce roman écrit en 1874 n'a jamais été traduit dans son intégralité en français. Pourtant *Pepita Jiménez* a été adapté trois fois au cinéma. Le célèbre compositeur espagnol, Isaac Albéniz, en a également fait un opéra du même nom.

JUAN VALERA (Cordoue, 1824 – Madrid, 1905) est un des écrivains importants du XIX^e siècle espagnol. Essayiste et critique, il fit carrière comme diplomate et voyagea dans l'Europe entière. *Pepita Jiménez*, son premier roman écrit à l'âge de 50 ans, lui vaudra une renommée internationale ; il est considéré aujourd'hui encore comme un chef-d'œuvre.

GRÉGOIRE POLET est docteur en Langues et littératures romanes de l'Université catholique de Louvain. Romancier, il a fait paraître aux Éditions Gallimard : *Madrid ne dort pas* (2005), *Excusez les fautes du copiste* (2006) et *Leurs vies éclatantes* (2007).

Les Classiques du Monde est une collection de grands textes fondateurs, traduits pour la première fois en français.

18,50€
EDITIONS ZOE